

## XV

Le Palo Quemado est une assez large clairière, ou plutôt un « brûlis » pratiqué de mains d'hommes au milieu d'un bois assez touffu, situé à un quart de lieue tout au plus de la ville d'Urès, sur le chemin du Rincon.

A neuf heures précises, Oregano ainsi que cela avait été convenu la veille au Velorio de las Palomas, était assis au milieu du brûlis, sur un crâne de bœuf desséché et fumait un excellent puro, tout en regardant attentivement si ses compagnons n'arrivaient pas.

Son cheval attendait lui aussi attaché par un lazo au tron d'un jeune mahogany.

L'attente de l'Indien ne fut pas longue.

Bientôt, dans quatre directions différentes, il vit poindre un cavalier arrivant au galop de chasse.

Presque aussitôt ces cavaliers se réunirent, formèrent un seul groupe et pénétrèrent dans la clairière.

Ils mirent pied à terre et vinrent saluer Oregano, avec de grandes protestations d'amitié.

Les quatre bandits avaient revêtu des costumes de Rancheros, fort propres mais qui rendaient encore plus sinistre l'expression féroce de leurs traits.

— Nous voici à vos ordres, señor, dit el Tunante, et prêts à entendre les communications qu'il vous conviendra de nous faire.

— Je vous remercie de votre exactitude, señores, elle est d'un bon présage, pour le coup de main que nous allons exécuter, répondit Oregano avec importance; mais ce n'est pas moi qui dois vous apprendre ce dont il s'agit, c'est le maître: il a tenu à vous instruire lui-même.

— Tant mieux, dit el Tunante, il est préférable de recevoir des ordres directs, cela évite les malentendus.

— Le maître tardera-t-il longtemps à arriver? demanda el Pinganillo.

— Je ne le crois pas, il sait mieux que nous ce qu'il convient de faire; attendons donc.

— Soit, répondirent les bandits, attendons.

Ils allumèrent leurs cigares et se dispersèrent dans la clairière en se promenant silencieusement.

Soudain le bruit d'une course rapide se fit entendre au loin et se rapprocha de plus en plus de l'embuscade.

Les bandits se dissimulèrent derrière les buissons et explorèrent la route, peu distante de l'endroit où ils se tenaient.

Bientôt ils aperçurent un cavalier de bonne mine suivi à quelques pas en arrière par un serviteur.

Les deux cavaliers, le maître et le serviteur passèrent devant la clairière sans même y jeter un regard; bientôt ils disparurent à un tournant de la route.

— C'est un voyageur! dit piteusement el Tunante.

— Quelle bonne occasion perdue! murmura Fracaso avec un soupir de regret.

— D'autant plus qu'il semblait riche, dit el Pinganillo.

— Carai! grommela el Aburrido, c'est n'avoir pas de chance.

Et tous quatre reprirent mélancoliquement leur promenade.

Une demi-heure s'écoula ainsi.

Les bandits commençaient à s'impatienter.

Un nouveau bruit se fit entendre, il était un peu plus de neuf heures et demie.

— Les voici, dit Oregano en se levant.

— Comment les voici? se récria el Tunante.

— Silence! dit péremptoirement Oregano.

En ce moment, deux cavaliers bien montés, pénétraient dans la clairière.

L'un, celui qui galopait en avant, était enveloppé dans un manteau militaire et portait un masque de velours noir sur le visage, l'autre avait le visage découvert: c'était Peters Batt, le Prussien.

Les deux cavaliers firent halte au milieu de la clairière.

Après avoir silencieusement salué les bandits, le cavalier masqué, se tourna à demi vers Peters Batt, et d'un geste il lui ordonna de parler.

L'espion mit alors pied à terre, et se plaçant au milieu des bandits, il leur expliqua avec les plus minutieux détails ce que leur maître attendait d'eux.

— Je vous accompagnerai, dit-il en terminant, je vous commanderai, vous n'obéirez qu'à moi; avez-vous bien compris?

— Parfaitement, d'ailleurs vous serez là, répondit Fracaso.

— Maintenant, reprit Peters Batt, afin de vous prouver qu'il ne veut pas vous tromper, mon maître me charge de vous remettre cinq onces d'or à chacun; mais il espère que vous ferez bravement votre devoir, s'il faut en venir aux coups.

— Vous pouvez compter sur nous, dit Fracaso.

— Quant à la somme qui vous a été promise, ajouta le Prussien, vous la toucherez intacte et complète après le succès.

— A la bonne heure, voilà qui est s'expliquer en bon espagnol, bien que l'accent soit tant soit peu tudesque; dit en riant el Aburrido en empochant ses cinq piastres.

— Oregano, dit Peters Batt lorsque la distribution fut terminée, vous viendrez avec nous, vous connaissez les localités, vous nous servirez de guide.

— Rapportez-vous-en à moi pour que les choses soient bien faites, dit Oregano avec suffisance.

— Mais, où cacherez-vous nos chevaux? demanda Fracaso toujours prudent.

— Que cela ne vous inquiète pas, dit Oregano, je connais un endroit où ils pourraient rester cent ans sans être découverts.

— Alors, je n'ai plus rien à dire, fit le bandit satisfait.

— Êtes-vous prêts, coballeros? demanda Peters Batt.

— Quant il vous plaira, répondirent-ils d'une seule voix.

— Surtout pas d'armes à feu! dit le Prussien.

— L'ami Oregano nous a prévenus, nous n'en avons pas, répondit el Tunante.

— Eh bien, alors, à cheval!

Tandis que les bandits se mettaient en selle, Peters Batt eut une courte conversation avec le cavalier masqué. Cette conversation avait lieu naturellement à voix basse, elle semblait assez animée, elle se termina par ces mots prononcés respectueusement par Peters Batt:

— Je ne bougerai pas, non, Excellence, quoi qu'il advienne, j'attendrai votre signal.

Peters Batt monta alors à cheval à son tour, il se mit à la tête de la petite troupe, et après avoir salué le cavalier masqué, toujours immobile, il cria:

— En avant!

Et toute la bande s'éloigna au galop de chasse.

Le cavalier masqué regarda l'heure à sa montre.

— Onze heure moins le quart; c'est bien, murmura-t-il. Ils seront là-bas à onze heures et quelques minutes, il faut leur laisser le temps de se placer, rien ne me presse; j'arriverai à onze heures et demie, ce sera le bon moment, l'heure à peu près commence la Siesta.